

RECENSION

**Pascal Quignard, *O nome na ponta da língua*, Rio de Janeiro: Chão da Feira, 2018.
Trad. du français par Yolanda Vilela et Ruth Silviano Brandão. (121 pages)**

Après la traduction en portugais de *La Raison*,¹ en 2013, Yolanda Vilela vient maintenant, avec Ruth Silviano Brandão, offrir aux lecteurs lusophones la traduction de deux autres textes de Pascal Quignard, éminent écrivain et penseur français contemporain. Parmi les titres de l’œuvre vaste de l’auteur, commencée à la fin des années 1960, les deux traductrices, spécialistes réputées des études françaises à l’UFMG, ont choisi de traduire *Le nom sur le bout de la langue*,² paru en 1993, et *L’énigme suivi de Commentaire sur trois vers de Donne*, publié en 2015 dans *Pascal Quignard. Translations et métamorphoses*, sous la direction de Mireille Calle-Gruber, Jonathan Degenève et Irène Fenoglio.³

Pourquoi la traduction de ces deux textes séparés par un intervalle de plus de vingt ans ? Peut-être parce qu’ils se penchent tous deux sur les figures de l’*asemos* tels l’oubli ou l’énigme. Peut-être parce qu’ils sont tous deux constitués par un conte et une méditation. Dans le premier cas, le conte « O nome na ponta da língua », qui donne son nom au titre de l’œuvre, est suivi du « Pequeno tratado sobre Medusa » (« Petit traité sur Méduse »); dans le second cas, le conte « O enigma » est suivi du « Comentário sobre três versos de Donne », poète anglais du XVII^e siècle. *Le nom sur le bout de la langue* pense l’écriture dans sa relation au langage, alors que *L’énigme suivi de Commentaire sur trois vers de Donne* réfléchit sur la séquence de métamorphoses vitales que traversent tous les êtres humains. Or, ce qui paraît particulièrement intéressant, voire énigmatique, pour la lectrice, notamment pour la traductrice, qui est une lectrice spécialisée, c’est que Pascal Quignard conçoit ces métamorphoses – conception, embryogenèse, vie utérine, naissance, etc. – comme des traductions. Traduire ou translater – passer d’une langue à une autre – fait partie des dérivations et des dérives, des métamorphoses et des détours, des transformations et des translations qui constituent la vie, principalement la vie humaine, qui culmine avec la mort. Quignard écrit: «Resta que o acontecimento da morte, segundo Donne, é uma tradução. A palavra exata que emprega John Donne é *translation* » (« Reste que l’événement de la mort, selon Donne, est une traduction. Le mot exact qu’emploie John Donne est ‘translation.’ ») La traduction est, dans ce cas, une métaphore de la métaphore, terme qui, en grec, signifie transport, transfert, déplacement.

L’une des métaphores les plus traitées par Quignard, y compris dans ce texte, c’est celle de la psychanalyse. Si la psyché est, comme l’écrit Freud à Fliess, « uma sucessão de inscrições, cada uma traduzindo a anterior numa língua diferente » (« une succession d’inscriptions, chacune traduisant la précédente dans une langue différente »), alors le refoulement, qui est oubli, est le refus de la traduction et, par conséquent, la sédimentation de résidus opaques, de signifiants énigmatiques. Ce que fait alors la psychanalyse, c’est « retraduire, un à un, tous les messages énigmatiques » constituant le mauvais rêve qui nous hante. Pourquoi « un à un » ? Parce que la traduction psychanalytique sépare les fils

entrelacés et imbriqués dans le nœud du rêve opaque, compulsif, paralysant. Traduire c’est démêler. Démêler l’énigme, la décomposer, l’analyser. Traduire c’est analyser. La psychanalyse perçue comme traduction est figurée par Pénélope, dont le travail nocturne se dit en grec « analyse ». Lors d’un entretien accordé, en 2014, à Stéphanie Boulard et Sylvain Santi, Quignard affirme :

Homère, quand il présente le personnage de Pénélope, écrit que le jour, la reine tisse, que la nuit, elle ‘analyse’. Ce sont les mots qu’emploie Homère lui-même. *Ana-lysis* c’est exactement *auf-lösen*. La reine distingue les fils entre eux, elle démêle les fils un à un, elle dénoue les nœuds, elle sépare les mots, puis les lettres, puis les sens.⁴

Dans cette phrase, qui passe, sans solution de continuité, du textile (fils, nœuds) au linguistique (paroles, lettres, sens), le travail de Pénélope est une métaphore non seulement de la psychanalyse mais aussi de l’écriture, puisque, pour Quignard, l’écriture est décomposition du langage. Les lettres, qui sont une à une, introduisent des discontinuités dans le flux verbal, isolant les paroles et les sons. L’écriture est *analysis*. Écrire c’est déchirer quelque peu le tissu du langage, c’est débrancher quelque peu les circuits de son dispositif. Écrire c’est rompre les liens que les grandes structures anthropologiques – langage, parenté, mythe – tissent chez tout un chacun pour former notre identité et notre appartenance. Si le mythe est, selon Lévi-Strauss, ce qui nous lie (et rattache) au groupe, l’écriture est, quant à elle, ce qui nous en dissocie ; c’est ce qui nous éloigne des voix, des regards, des injonctions et des interdits de la Polis, de sa violence mimétique et sacrificielle. Dans la mesure où elle renvoie la langue au silence, la rendant visible et objectivable, c’est-à-dire analysable, l’écriture permet de créer une certaine « insularité dans l’âme », de maintenir une vie secrète, *apolis*, à la périphérie de « l’occupation culturelle ». Si le langage est le domaine de l’aliénation où s’instaure notre vie psychique, l’écriture est, quant à elle, la marge qui nous en sépare. Écrire c’est ne pas être entièrement (pas tout(e), pour reprendre le terme de Lacan) dans le symbolique. Il y a quelque chose de ou dans notre structure psychique qui échappe au domaine du collectif, signalant l’inconsistance du symbolique. Aussi, la littérature comme la psychanalyse sont-elles des lieux de liberté.

C’est cette conception de l’écriture que reprend *O nome na ponta da língua*. En portugais, l’expression « ter o nome na ponta da língua » (littéralement, avoir le nom sur le bout de la langue) signifie dans la langue courante avoir la réponse, maîtriser le lexique, révéler une grande dextérité avec les mots. Au contraire, en français, l’expression signifie la difficulté à se rappeler le mot que l’on est sur le point de dire. Le bout de la langue est, dans le texte de Quignard, périphérie, marge, bord, limite où la langue défaille. Il est l’extrémité où la langue se révèle impuissante à dire. Ce bord, où la langue touche ce qui n’est pas langue, le vide ou le réel, c’est le lieu de l’écriture littéraire, dans la mesure où la littérature est, selon la définition de Quignard, ce que la parole n’arrive pas à dire. L’écriture surgit, donc, de la défaillance de la langue, représentée dans la scène de la momentanée aphasie maternelle sur laquelle s’ouvre le *Pequeno tratado sobre Medusa*. Sur un fond de ruines, à savoir le port du Havre en reconstruction après la guerre, ruines qui renvoient à la décomposition du flux verbal par l’écriture, le corps qui se dresse de la mère, son visage tendu, son regard absent, sa *stupor*, signalent la position cruciale du sujet qui, déserté par la langue, est suspendu à son

bord, à la limite de la vie humaine que la langue structure, essayant de récupérer le nom oublié. Cette suspension est celle du *Plongeur de Paestum* au bord du promontoire d’où il va plonger, ou bien celle de Boutès à l’instant même qui précède le saut dans la mer. C’est la scène matricielle de l’écriture : « aquele que escreve mergulha na palavra ausente, para encontrar algo que ignora a linguagem (...) » (« celui qui écrit plonge dans le mot absent pour retrouver quelque chose qui ignore le langage »). Écrire présuppose défailir, tomber, tomber du cheval, soit le thème de l’œuvre *Les Désarçonnés*, l’un des plus beaux et intenses volumes de la série *Dernier Royaume*. Écrire ce n’est pas maîtriser ; ce n’est pas maîtriser la langue. Dans un entretien accordé à Chantal Lapeyre-Desmaison,⁵ Quignard dit que la langue n’est pas un instrument de communication disponible, c’est au contraire quelque chose de problématique. Et, plus loin, il ajoute que le littéraire est, dans la langue acquise (nous ne parlons pas à la naissance), l’inadhésion, la séparation, l’angoisse, l’embarras.

Ainsi, l’écrivain, de même que l’*in-fans*, habitent la faille de la/dans la langue. Et que fait la psychanalyse, si ce n’est reconduire un sujet parlant à la condition d’*in-fans* ? Selon sa propre expérience, Quignard dit, dans *Mourir de Penser*,⁶ que la psychanalyse plonge la langue dans le jeu pré-linguistique et arbitraire des images et qu’elle réintroduit au monde animal et à ses séquences d’hallucinations spontanées. Écriture et psychanalyse se retrouvent, un fois de plus, sur ce bord où la vie humaine, vie dans le symbolique, glisse vers la vie sensible et pré-rationnelle, vers le monde où la parole n’existe pas. Ce plongeon, par lequel « podemos alcançar o estábulo ou a selva ou a pré-infância ou a morte » (« nous pouvons rejoindre l’étable ou la jungle ou l’avant-enfance ou la mort »), à savoir l’origine (*la mer/mère*), configure la littérature et l’analyse comme des traductions du chamanisme.

L’œuvre de Quignard est œuvre de pensée. Une pensée qui continue, discute, reformule et réinterprète de forme critique la profonde et vaste réflexion à propos de l’impact du langage sur la vie et, en particulier, sur la vie humaine ; réflexion développée par les sciences sociales et humaines au long de la deuxième moitié du XXe siècle et qui constitue aujourd’hui l’essentiel de notre héritage théorique. Il est indispensable de connaître l’œuvre de cet écrivain majeur de la scène intellectuelle française, d’où l’importance de la traduction, tâche de premier ordre à laquelle Yolanda Vilela et Ruth Silviano Brandão donneront suite. Espérons-le !⁷

Cristina Álvares - Université du Minho (Portugal)

© 2019 *Le sans-visage / Faceless*
ISSN 2642-2115

¹ Pascal Quignard, *A razão*, trad. Yolanda Vilela (Belo Horizonte: Autêntica Editora, 2013).

² Pascal Quignard, *Le nom sur le bout de la langue* (Paris : POL, 1993).

³ Pascal Quignard, « L’énigme suivi de Commentaire sur trois vers de Donne », in Mirelle Calle-Gruber, Jonathan Degenève & Irène Fenoglio, eds., *Pascal Quignard. Traductions et métamorphoses* (Paris : Hermann, 2015) : 37-46.

⁴ « Pascal Quignard, un écrivain politique. Entretien avec Stéphanie Boulard et Sylvain Santi », *Contemporary French and Francophone Studies* 18.3 (June 2014) : 323–335.

⁵ Chantal Lapeyre-Desmaison, *Pascal Quignard le solitaire* (Paris : Flohic, 2001).

⁶ Pascal Quignard, *Mourir de penser* (Paris : Grasset, 2014).

⁷ Ce compte-rendu a été publié en portugais dans la revue brésilienne *Suplemento*. Il est traduit par Maria da Conceição Varela. Cristina Álvares, « Pascal Quignard, *O nome na ponta da língua*, Rio de Janeiro: Chão da Feira. (2018) trad. Yolanda Vilela e Ruth Silviano Brandão », *Suplemento* 1.378, (mai/juin 2018) : 38-40.